

Frédéric Dahan

28 mai 2010

*Colloque de la Lysimaque*

## De lalangue ...

«La poésie : c'est chaque fois une seule fois l'envoi de son destin à la langue» Paul

Celan

Le «de» du «de lalangue» et les trois points de suspension disent qu'il va s'agir, ici, d'une orientation à partir de lalangue. Que je considère que lalangue n'est pas un concept dans le champ lacanien. Aucune dimension didactique donc, ici, d'autant que je considère que cette dimension abolit l'analyse.

Non, Lalangue est située, ici, à la hauteur –d'où elle éclaire– du nom propre.

Elle est un nom propre de l'analyse quand la langue conceptuelle de Lacan sera devenue trop lisible par un effet de saturation du sens qui a, *déjà*, pour effet de faire désertier un lecteur.

C'est ce lecteur qui pourrait peut-être s'en trouver éclairé, mais...

...«*Ne te trompe pas : ce n'est pas cette dernière lampe qui donne plus de lumière – c'est l'obscurité autour qui s'est approfondie.*» Paul Celan

Je soutiendrai que l'invention du terme de lalangue par Lacan s'inscrit dans une dimension épistémologique et que c'est le sujet Lacan, comme fondateur, qui s'en trouve subverti.

Et que chaque analyste doit *passer, chaque fois une seule fois*, comme l'éclair, par cette subversion de lalangue.

Lalangue est la fonction et l'objet du passage du mythe à la topologie ou ce qui lie l'acte analytique au mathème.

La dimension épistémologique est très tôt présente chez Lacan comme orientation :

Dans «Le mythe individuel du névrosé», Lacan énonce la reconnaissance du mythe au centre de la théorie freudienne et la nécessité de s'en passer.

Ce qui me fait dire que lalangue est, d'une certaine façon, le pendant lacanien de la pulsion chez Freud.

La fonction et l'objet de lalangue poussent plus avant la fonction et l'objet que joue la pulsion dans l'appareil conceptuel de Freud. Par sa fonction d'incorporation, la pulsion ouvre déjà à une démythologisation du Père tout en reconduisant le mythe. «*Les pulsions sont notre mythologie*» dira Freud.

C'est dire encore que la fonction de la topologie se soutient de l'existence de lalangue.

Lalangue que Lacan entend comme emprise du langage sur le corps.

Une autre approximation de lalangue par Lacan, sera de la situer, dans la conférence sur «Joyce

le symptôme», comme «*coalescence de la réalité sexuelle et du langage*». Et dans «L'étourdit», comme «*nœud du désir et de la langue*».

Ce qui laisse entendre que la castration n'a de dimension que de lalangue.

Il s'agit alors d'interroger quelle fonction exerce lalangue à l'endroit du champ conceptuel lacanien.

Disant cela, je dis déjà, que la fonction et l'objet de lalangue ne sont pas séparables – sans tirer lalangue vers un métalangage qui ferait exister un en-soi de la jouissance de l'Autre.

Ou encore que le champ conceptuel de Lacan est fait de lalangue. Autre façon de dire que ça s'enseigne comme analysant.

Le terme de lalangue apparaît pour la première fois le 04 XI 1971, dans le cadre d'entretiens à St-Anne sous le titre : le savoir du psychanalyste. Il est remarquable que ce terme de lalangue soit introduit par un lapsus de Lacan qu'il reconnaît et sur lequel il revient à la séance suivante.

Voici la chaîne signifiante du lapsus exprimée par Lacan qui mériterait, à elle seule, un développement :

« *... -> les deux auteurs du vocabulaire de la philosophie -> du vocabulaire de la psychanalyse -> Lalande -> lalangue.* »

De ce lapsus, j'évoquerai la lande comme champ unifié des signifiants de la philosophie subsumée et fissurée par lalangue. Mais aussi Laplanche qui est chu dans ce lapsus. Ce qui choit nous renvoie peut-être à l'énoncé universitaire : «*L'inconscient comme condition du langage*». Énoncé inacceptable pour Lacan parce qu'il téléologise le langage vers le transcendantal du sens comme origine. Il me semble que nous sommes là, au tranchant de la difficulté de lalangue en tant que lalangue, c'est l'inconscient même, et que ça pourrait donner raison à Laplanche. Mais lalangue c'est l'inconscient en tant que celui-ci a pour condition le langage. Et que le langage, c'est le savoir qu'on élucubre à partir de lalangue. Il y a là un nœud d'apories.

Reste encore cette question qui est aussi un autre point de vue sur ce nœud :

Quelle proximité entretient lalangue avec le nom propre ? Lalande, Laplanche, Lacan, Lalangue.

On a envie de dire : *là où lalangue s'expose, je dois advenir* . Là du maintenant de lalangue.

L'enjeu étant de s'en remettre à lalangue comme maintien : maintien de la castration.

Alors que sont les conditions pour que lalangue s'expose ?

Pour asseoir mon orientation, je partirai de la sentence lacanienne qui ouvre «L'étourdit» :

«*Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.*»

Le reste oublié du *qu'on dise ... ne cesse pas d'inventer la langue...*

...même quand il s'avère, après avoir entendu n'importe quelle phrase énoncée (injures et gros mots), que celle-ci est commune dans sa syntaxe et son vocabulaire, trop communicante ou trop formulaire...

La séance d'analyse est le lieu où la barre entre signifiant et signifié ne cède pas. Elle est le lieu où aucun signifié ne tient. C'est dire que l'analyse est le lieu de l'*invention* de la langue. Le discours de l'analyste, dans son écriture, défait l'unité linguistique du signe : a / S2.

Signe qui serait donc à repenser dans le sillon de l'invention de la langue en tant que ce sillon en découle avec le Tout de la langue qui s'impose depuis toujours.

Cette *invention* de la langue rend raison de la proposition de Lacan d'écrire avec «lalangue» la disparition de l'espace et, en même temps, l'existence du trou entre «La» et «langue» – d'où le «La» de l'Un se barre.

Lalangue s'expose en défaisant le Tout de la langue et, en même temps, en soutenant ce Tout.

Comme une proposition universelle se soutient d'une existentielle qui la nie.

Lalangue est pastoute.

Lalangue est du côté femme.

La disparition du «La» marquant le trou, souligne, encore, l'union avec l'organe du corps qui est peut-être l'équivocité la plus riche de notre langue latine, voire sa *Bedeutung*. Mais il y a d'autres équivoques pas moins tranchante, comme en hébreu où langue veut dire aussi lèvres... Que pourrait la langue sans l'ouverture des lèvres par où le souffle passe ?

L'écriture ainsi crasée ou couturée du mot lalangue fait lire du parlêtre, une coalescence du langage avec le désir, toujours singulière. Interrogeant le langage par rapport au son, et non plus, comment le signe devient signifiant, Lacan dira lors de la conférence de Genève en 1975 : «*Ce langage qui n'a absolument pas d'existence théorique, intervient toujours sous la forme de ce que j'appelle d'un mot que j'ai voulu faire aussi proche du mot lallation : lalangue.*»

*L'invention de la langue est production de lalangue.*

Et je peux réduire cette production, comme première approximation, à une surprise.

Le sujet se réduit à n'être que l'effet de cette surprise. Je dirais même que c'est là un de effets réels de l'analyse. Même l'énonciation, si elle est au service de lalangue, celle-ci ne s'y réduit pas.

Je pense à un analysant qui interrogeait la fonction de l'analyste : «*Vous êtes un mur comme au tennis. Quelque soit la qualité du mur, même si elle détermine un type de rebond, cela n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que la balle me revienne...*»

Ce que j'ai entendu comme : au delà du mur du transfert, ce lien social à deux rebondit de lalangue. C'est de ce rebond que réside la dimension de rapport sexuel du lien social à deux de l'analyse.

L'effet de cette surprise est temps hors-sens, bordé par le sens. L'advenue du sens éteint la surprise. Ce qui ne manque jamais d'arriver...

Dès lors, le sujet se trouve littoralisé entre deux jouissances : celle de la surprise de lalangue (Autre et phallique) et celle du sens (phallique).

Une politique qui ne serait pas du sens, ne peut être qu'une politique pour lalangue : s'en remettre à son maintien du hors-sens.

Dans la séance du 11 VI 1974 du séminaire Les non-dupes errent, on lit :

«*Disons que lalangue, n'importe quel élément de lalangue, c'est au regard de la jouissance phallique, un brin de jouissance. Et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps.*»

(La division des substances jouissantes n'est-elle pas réponse lacanienne à la question métaphysique de l'union de l'âme et du corps ?

Je rappelle que pour Lacan, surpris que cela n'ait jamais été énoncé, le corps se définit d'être une substance jouissante.

En m'aventurant dans la langue de Spinoza, je dirais qu'avec la langue, je fais l'expérience de l'éternité du savoir du corps en tant qu'elle échappe à la durée nécessairement con-sensuelle.)

La surprise de la langue dit que c'est du corps de l'analysant que ça parle. En même temps, la langue dit quelque chose du champ de l'acte analytique en tant que le corps de l'analyste est condition de la destination de la langue.

Il y a de l'écriture entre ses deux corps.

Surprise toujours renouvelée mais hors de la répétition du sens, surprise jamais tarie quand je suis ouvert à elle. L'enjeu de l'acte analytique est cet ouvert. Et cela ne va pas sans féminiser l'analyste qui accueille le temps du corps de l'autre, en se faisant le temps de la langue.

Car de la langue, le corps est temps.

Temps déployé en dire.

Dire du corps d'une autre temporalité où le savoir du corps devance, i.e. exprime, enveloppe toutes les raisons que je pourrais déployer après-coup comme entendues de ce savoir du corps qui reste nécessairement oublié.

C'est pour ça que la langue est mise au trou. Et aussi bien dans nos élucubrations conceptuelles, et avec raison, puisque, je le répète, la langue n'est pas un concept même si on peut l'utiliser à cette fin en tant qu'il lève des malentendus d'ordre linguistique par exemple.

(c.f. «L'amour de la langue» de J.C Milner. La langue radicalise, en effet, les apories dont se suture la linguistique à l'endroit de la langue. Wilhelm von Humboldt, mort en 1835, dans ses «Écrits sur la philosophie de la parole», énonce, déjà, avec une grande acuité cette problématique où le noeud du temps de l'acte est souligné : «*La langue est tout autant objet et indépendante qu'elle est sujet et dépendante. Car nulle part elle n'a (...) d'assise permanente, elle doit toujours être produite à nouveaux frais dans la pensée et, par suite, passer entièrement du côté du sujet ; mais l'acte de cette production a pour caractère propre de la convertir tout aussitôt en objet ; ce faisant elle met en jeu à tout instant l'action exercée par l'individu, action déjà liée en elle-même par l'ensemble des opérations, présentes et passées.» (souligné par F.D))*

La langue et mise au trou du sexuel, trou qui peut s'entendre aussi comme le centre du sexuel qui n'a pas de centre :

***La langue exprime la somme des équivoques des jouissances entre les deux corps de l'analysant et de l'analyste.***

À quoi, il faut rajouter, cette disparité qui fait de l'analyste, de surcroît, le secrétaire de la langue.

C'est en cela précisément que la langue est déploiement freudien du dire poétique.

Alors comment entendre : le désir de l'analyste élève le *qu'on dise* au dire poétique ?

C'est le *qu'on dise* donc qui se trouve interrogé par la langue en tant que c'est le désir de l'analyste qui semble faire équivaloir la langue au *qu'on dise*.

C'est peut-être la prise au sérieux de ce semblant que soutient la topologie. C'est peut-être même à partir de ce soutien que Lacan peut dire que la séance est rapport sexuel. Car,

paraphrasant une définition de J.M Vappereau, je dirai de la topologie, qu'elle «*questionne ce qui se passe entre le savoir qui est de l'ordre du discours et la vérité qui est de l'ordre de l'articulation du discours avec le corps*».

Il y a de l'unilatère dans cette phrase, à l'instar de la définition du signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant. En effet le savoir apparaît dans les deux termes qui définissent la topologie comme passage entre savoir et vérité. Car la vérité, qui parle, recèle le savoir articulé au corps.

L'intérêt de lalangue est de ne pas laisser oubliée la question : *qui de la vérité parle ?*

Ou, plus précisément, lalangue est la vérité qui, recelant le savoir articulé au corps et déployé entre deux corps, questionne : «*qui parle ?*»

Car lalangue, dans sa destination, fait valoir un procès d'écriture entre deux corps.

Ce qui n'est pas sans interroger, aussi, les conditions d'écriture ou de lalangue entre analystes. Ou encore, l'invention du terme *lalangue* ne cesse pas d'interroger l'opération du désir de l'analyste entre lalangue et *qu'on dise*.

Lalangue produit ainsi l'hypothèse d'un écart entre lalangue et *qu'on dise* qui n'est pas sans interroger l'acte, c'est-à-dire son ratage ; sexuel, analytique et topologique.

Car si le désir de l'analyste élève le *qu'on dise* au dire poétique, et c'est là mon hypothèse principale, c'est que le dire poétique se trouve défilé et questionné dans le fil de la couture-découture produite par lalangue au sein de la langue dans la séance.

Le sexuel est le lieu du questionnement de lalangue –comment le dire poétique parle, ou comment ça s'écrit!?!– entre-deux corps qui fait le lien social de l'analyse.

Mais n'est-ce pas aussi, dès lors, ce dire poétique défilé, questionné et décousuré comme coordonnée inédite du désir de l'analyste, qui reste oublié dans l'exercice topologique.

Le nœud borroméen se soutient de lalangue en tant qu'il met à plat –nous sommes donc dans l'imaginaire qui fait consister– ce que lalangue produit comme jouissance du réel.

La séance du 12 mars 1974 du séminaire «Les non-dupes-errent» ramasse cette orientation.

«*La question est de conjointre la jouissance du réel avec le réel de la jouissance. Les seuls gens qui jouissent de ce réel, ce sont les mathématiciens. Alors il faudrait que les mathématiciens passent sous le joug du jeu de l'amour, qu'ils nous en énoncent un bout, qu'ils fassent un peu plus de travail sur le nœud borroméen, nœud qui m'embarrasse. (...)*

*Le prix du nœud borroméen, c'est qu'il sort de l'expérience analytique, et que c'est de cette expérience qu'il rend compte. (...)*

*Or ce dont il est question, c'est la question du corps, et sa définition, c'est que le corps est une substance jouissante. (...)* Comment est-ce que ça n'a été encore jamais énoncé par personne ?

*C'est la seule chose en dehors d'un mythe qui soit vraiment accessible à l'expérience. Un corps jouit de lui-même. (...)*

*Mais il est clair que cette jouissance introduit le corps dans une dialectique où il faut incontestablement d'autres termes pour que ça tienne debout, à savoir rien de moins que ce nœud... Il y a quand même une remarque que j'aimerais bien vous faire concernant la pertinence de ce nœud; c'est que dans l'amour, ce à quoi les corps tendent, c'est à se nouer. Ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'à un corps, ça ne lui arrive jamais de se nouer. Il n'y a même pas de trace de nœud dans le corps.»*

Je dirais que lalangue est dans le nœud ce qui fait tenir entre eux : jouissance de l'Autre, jouissance phallique et sens.

Lalangue est le réel du nœud.

«*Le réel, dirais-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient*» dit Lacan en conclusion de la séance du 15 V 1973 de Encore.

Lalangue, c'est le réel du nœud dissous dans l'exercice de la topologie en tant que les coordonnées de l'acte, dans cet exercice, sont effacées. Notamment cet échange d'équivocités jouissantes que supporte l'entre-deux corps.

(L'exercice de la topologie, se soutenant de lalangue, fermerait-il son agent topologue à la surprise de l'invention de lalangue qui accompagne son exercice ?

Cette fermeture à lalangue sur laquelle s'appuie l'exercice de la topologie serait certes signe d'une jouissance hors-sens – puisque cet exercice se fait hors-langue et que c'est de lalangue qu'il provient. Et en même temps, ne signerait-elle pas, encore, que cet exercice est jouissance hors-sens mais jouissance phallique dont il ne serait pas possible de se départir ?

Car il y a un impossible qui fonde cette fermeture.

Il est impossible, dans l'exercice de la topologie, de ne pas situer la jouissance de lalangue comme étant la jouissance de l'Autre – qui n'existe pas. Dès lors, l'absence du *qu'on* dise s'impose dans l'exercice de la topologie comme effet de maintien de lalangue comme oubliée.

Car, s'il y avait une Autre jouissance que celle-là, il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

Or, à situer comme je l'ai fait en introduction, la jouissance de lalangue comme étant hors-sens, mais jouissance de l'Autre et phallique, n'est-ce pas là, la raison qui ouvre la topologie à la surprise de lalangue ? Qui l'ouvre dans une saisie toujours renouvelée de la fermeture comme (fondée d'un) impossible.

Serait-ce là, situer lalangue comme objet a d'un exercice effectif de topologie ?

Serait-ce là, la condition pour que la topologie soit elle-même expérience unilatère : jouissance Autre et phallique, comme *lalangue-lie* ?)

Pas de topologie qui tienne sans passer sous le joug de l'amour dans son exercice même.

Plus simplement, j'interroge, pour conclure sur la topologie, comment introduire l'existence même du *qu'on* dise dans l'exercice de la topologie ?

Je me permets cette paraphrase : «*qu'on noue reste oublié derrière ce qui se noue dans ce qui s'écrit*» ?

Alors la mise-à-plat du nœud borroméen, comme unique expérience sensible du réel, pourrait donner de la tenue à cette articulation : comment de l'acte analytique procède du dire poétique ?

En quoi et comment l'acte analytique est un procès inédit d'écriture du dire poétique – en tant que le nœud borroméen de l'acte tient de lalangue ?

Ou, plus avant, la passe pourrait être ce montage discursif indirect, hors-transfert, offrant au

public, l'éventuelle saisie d'un dire poétique ?

Ce dire de la passe, hors-sens, échappant à toute prise des protagonistes : analysant, analyste, passeurs, passant, membres du jury, ... et qui fait dire à la passe qu'elle a eu lieu.

Que les protagonistes ont fait le trajet de la destination de lalangue.

Chacun renfermant dans sa main, un moment, la Lettre de lalangue.

Sans que jamais, lalangue ne leur appartienne, à aucun. D'où apparaît qu'une passe avec nomination est une déconvenue.

*Ce dire est à chaque fois une seule fois l'envoi de son destin à lalangue.*

Lalangue, trouve dans la passe son destin.

Dans la passe, à *chaque fois une seule fois*, de lalangue, le nœud à 3 tient, se passant du Nom du Père.

Lalangue garde en elle le secret du nom propre dont elle se passe.

Et aussi bien du nom de Lacan pour l'analyse. D'où ma proposition, en introduction, de situer Lalangue comme un nom propre de la psychanalyse.

Lalangue garde en elle le secret du nom propre dont elle se passe.

La garde du secret du nom *transforme* la perte du nom comme supportant un sujet *en passe* du nom qu'un sujet supporte.

Lalangue vient *toujours* dans *l'après* d'une perte, d'un anéantissement que le *qu'on dise* produit dans *l'envoi une seule fois de son destin à lalangue*.

Lalangue ruisselle malgré la disparition, et ce «malgré» est un «avec».

Elle ruisselle d'une jouissance du réel.

Lalangue s'apparente à la Lettre sans message qu'elle s'adresse à elle-même – pas sans (*passant*) un lecteur.

L'analyse est l'exercice de dissolution de la langue de l'unité du signe. Dissolution où se scelle l'alliance de lalangue à sa destination. Dans cette dissolution, le sujet est *seul* et est structuré comme lalangue : ... .

C'est en ce sens, qu'unique, la poésie de Paul Celan rejoint la pointe ultime de l'analyse.

Car la poésie de Celan, c'est la poésie de lalangue qui brille encore des cendres comme reste de langue.

L'agencement et la ponctuation des mots si simples de la poésie de Celan, rendent celle-ci illisible. Elle ouvre pourtant le lecteur à une destination de lalangue.

*«Le poème est seul. Il est seul en chemin. Celui qui l'écrit lui est simplement donné pour la route.*

*Mais par cela même, ne voit-on pas que le poème, déjà ici, se tient dans la rencontre – dans le secret de la rencontre.»* Paul Celan, Le Méridien, discours prononcé le 22 X 1960.

L'analyse déploie, et cela se lit dans l'écriture même de son discours, la fonction du désir de l'analyste. Ce qui s'y déploie c'est l'articulation de ce désir avec le *secret de la rencontre*. C'est pour cela que, dans l'après d'une analyse, les dates qui circonscrivent une analyse sont inscrites dans chaque déploiement de lalangue.

Encore, dans Le Méridien, on lit, avec une extrême précision, le nouage de lalangue et du secret de la rencontre :

*«Le poème devient –à quelles conditions!– le poème de quelqu'un qui –toujours encore– perçoit, qui est tourné vers ce qui apparaît, qui interroge cela qui apparaît et lui adresse la parole ; cela devient un dialogue – souvent un dialogue désespéré.*

*C'est seulement dans l'espace de ce dialogue que se constitue cela même à quoi la parole s'adresse et qui se rassemble autour du Je qui lui parle et le nomme. Mais dans ce présent, ce à quoi la parole s'adresse et qui d'être nommé est devenu pour ainsi dire un Tu, apporte aussi son être autre. Là encore, dans l'ici et maintenant du poème –le poème par lui-même n'a jamais que ce présent-là, unique, ponctuel–, encore dans cette immédiateté et proximité le poème laisse parler ce que l'Autre a de plus proprement sien : son temps.*

*Toujours, lorsque nous dialoguons ainsi avec les choses, nous sommes également dans la question : «venues d'où et allant vers où ?», «une question qui reste ouverte», «qui n'en finit pas», qui indique l'ouvert, le vide, le champ libre –nous sommes loin dehors.*

*Le poème, je crois, cherche aussi ce lieu.*

*Le poème ?*

*Le poème avec ses images et ses tropes ?*

*Mesdames et Messieurs, de quoi suis-je donc en train de parler quand je parle de **ce** point de vue-là, dans **cette** vue-là, quand je parle avec **ces** mots-là de poèmes –non : quand je parle **du** poème ?*

*Je parle tout simplement du poème qu'il n'y a pas.*

*(...)*

*La poésie, Mesdames et Messieurs–, cette parole qui recueille l'infini là où n'arrivent que du mortel et du pour rien.»*

Puis Celan revient sur la date du 20 janvier, ce 20 janvier 1942 à Berlin où Hitler et ses collaborateurs mirent au point les plans de la «solution finale».

La date, chez Celan, est omniprésente.

Des cendres, la poésie de Celan fait des dates comme des signatures d'événements d'anéantissement et de pertes.

La date noue le *une seule fois* à la signature de la rencontre.

La date dit, en corps, une destination de lalangue.

Elle déhistorise l'événement de la perte pour faire lire l'avènement de lalangue qui en procède.

Celan est passeur de lalangue, il la fait descendre de ce buisson ardent, du mal radical – *sans céder aucun mot à ce qui arrive là*.

Ce mal radical comme perte du Tout d'une langue, à *chaque fois une fois*, une analyse aussi envoie son destin à lalangue.

Encore Le Méridien : «*Accessible, proche et non perdu demeura au milieu de toutes les pertes seulement ceci : la langue. (...) Mais elle devait à présent traverser ses propres absences de réponse, traverser un terrible mutisme, traverser les mille ténèbres de paroles porteuses de mort. Elle les traversa et ne céda aucun mot à ce qui arriva ; mais cela même qui arrivait, elle le traversa. Elle le traversa et put revenir au jour, «enrichie» de tout cela*»

Ce mal radical, «la solution finale», pour Celan, a pour nom, parmi d'autres, une date «le 20 janvier». Cela lui fait écrire cet énoncé que j'ai entendu pour la première fois, dans un exposé de Maryan Benmansour, ce 5 mai 2010 et je dois dire que cet exposé, qui rejoignait mes préoccupations actuelles, m'a introduit à une question sur laquelle j'aimerais conclure vers l'ouvert d'un autre déploiement.

Mais d'abord, voici l'énoncé de Celan qui était resté oublié et qui se trouve vers le début du Méridien :

«*Peut-être peut-on dire que tout poème garde inscrit en lui son «20 janvier» ?*»

À quoi, je proposais, comme coordonnée inédite du désir de l'analyste :

«*Peut-être peut-on dire que tout «qu'on dise» garde inscrit en lui son «20 janvier» ?*»

Je me demande, sans pouvoir me décider à répondre oui ou non, je me demande, donc, s'il faut supposer – c'est plus qu'une supposition, c'est une supposition qui vaut comme certitude – qu'il est nécessaire que Rachel Ertel porte un *nom juif*, pour lire le réel de la sentence qui ouvre son livre «Dans la langue de personne» qui est un recueil de poésie yiddish de l'anéantissement. Voici cette sentence :

«*À l'origine de ce livre, la révélation brutale d'une certitude longtemps refoulée : «Dans le monde il n'y a plus de Juifs. Ce peuple n'existe pas. Et il n'y en aura pas. (...).»*»

Cette question en suspens, ouvre à une autre question qui, peut-être, n'en finit pas de s'inscrire, pour moi, dans chaque dire.

La «solution finale» contient l'inadmissible d'une unification, d'un signe, d'une représentation du Juif compactifié sous le vocable de «peuple juif».

Pourquoi dans ma question : «*Rachel Ertel en tant que nom juif serait-il la condition du réel de la lecture de cette sentence ?*», et, c'est là mon autre question : «*Pourquoi n'ai-je aucune difficulté à qualifier des noms, de noms juifs ?*»

Qu'est-ce qui se noue entre *nom* et *juif* ?

Qu'énonce l'impossibilité de *nier* entre *nom* et *juif* l'existence d'un nouage entre le corps des lettres du nom ?

Comme une alliance secrète ? Étrange formulation, non ?

D'où il apparaît que cette écriture est topologique.

Peut-être que lalangue dans l'analyse, soit elle dé-judaïse le nom, soit elle le judaïse ?  
Mais, alors, n'y a-t-il pas à entendre un écart produit par la langue entre ses deux opérations ?  
Écart qui dirait que ces deux opérations ne sont pas réversibles, qu'elles recèlent deux points de vue sur la Judaïté qui nécessitent une torsion pour s'articuler.  
Cet écart dirait, encore, qu'il n'y pas de terre promise entre la Judaïté qui judaïse le nom et la Judaïté qui est dé-judaïsée du nom ? Formulation obscure, j'en conviens.  
Lalangue dirait que la Judaïté n'est pas le nom du nom juif ?  
Lalangue serait alors le nom dont le destin fait au sujet supporter son nom comme trou ?  
Ce serait cette absence de lieu pour le nom, ou alors le lieu comme trou, qui me fait soutenir encore : «*Peut-être peut-on dire que tout «qu'on dise» garde en lui inscrit son «20 janvier»??»*»  
Cela alors nous renvoie à la seule (?) définition de Lalangue dans L'étourdit :  
«*lalangue est l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister*».  
Et qui ouvre à la question de l'histoire de lalangue, comme *ce qui ne passe pas* ?